

La théorie Bayer

C'est dans un océan de plantes et d'aluminium que nous évoluons, entourés de chiffres et de formules depuis l'enfance. Entourés de problèmes aussi, et de cette étrange quintessence, qui nous tue par son manque.

La lumière filtrée par les énormes feuilles des Monstera se dépose comme des taches de rousseur sur mon visage. Ma liasse de feuilles gondole dans mes mains moites, alors j'avance pour ne pas abîmer plus longtemps ces précieux documents. J'arrive enfin devant la porte du directeur d'études, je toque mais n'attends pas sa réponse, il est à moitié sourd. Dieu sait combien de temps j'ai déjà pu attendre devant ce pan d'aluminium. Il est dos à moi, et fait une tache d'ombre dans la lumière du soir. Je dois déposer mon sujet de recherche, un sujet qui torture les scientifiques depuis plusieurs générations, la quintessence. Alors je présente mon sujet, mes motivations. On sait utiliser la quintessence pour faire marcher notre monde. On l'utilise lors de réactions nucléaires comme catalyseur. On s'en sert au quotidien, dans les cachets que l'on avale goulûment chaque matin, dans le tendre espoir de goûter au lendemain. Pourquoi ignore-t-on toujours sa composition ? Mon directeur semble peut intéressé. C'est vrai qu'il a presque trente huit ans. C'est la fin pour lui. A quoi bon ? Malgré tout, il écoute, et me donne son accord.

En avançant dans les rues dénuées de vie, je continue de réfléchir à cette matière, qui est pour nous, scientifiques, ce que fût pour les alchimistes la pierre philosophale. Une pierre rougeoyante capable de transmuter le métal en or. C'est pour nous un liquide mystérieux capable de synthétiser n'importe quels atomes. C'est en l'extrayant des plantes, et des êtres vivants en général, que l'on obtient la quintessence. C'est en la retirant à d'autres que l'on peut se permettre de vivre.

Pour mes recherches, je vais aller loin du confort des tours de vitraux et d'aluminium. Mais j'ai besoin d'aide. Seul, je n'y arriverai pas.

J'attends dans une salle vide et froide dans laquelle joue un piano mécanique. Le plafond est si haut que je le distingue à peine, et la lumière semble sortir du sol comme des volutes de fumée, en dépit

de toute logique. Finalement, Eon von S. pousse la lourde porte de plomb, et entre en silence dans le hall. Comme s'il voulait éviter de déranger le piano, il avance et me salue sans prononcer un mot. Sans uniforme ni costume, ce jeune ingénieur de deux ans mon cadet ressemble à un simple étudiant. Il travaille dans la transmutation nucléaire, autrement dit, l'alchimie des miracles. J'aimerais apprendre de lui un peu plus sur la quintessence. Et qui sait, pourquoi ne pas travailler en binôme avec lui ? Le piano continue, et Eon semble attendre la fin du morceau. Quand enfin la douce balade éthérée s'arrête, il repart, laissant sur les touches une liasse de documents et une boîte de seringues, remplies d'un liquide doré scintillant comme des milliers d'étoiles.

Trente pages de recherches infructueuses sur la composition de la quintessence. Des échantillons de la forme de cette essence la plus pure, et des heures de travail constitueront mes recherches, comme celles de tout autre chercheur. Je chauffe le liquide, le congèle, le transforme en gaz qui me fait pleurer et tousser, puis recommence.

Après quelques jours dans le laboratoire, je décide de comparer ce que l'on sait aujourd'hui de notre univers à ce que l'on croyait auparavant. Le tableau de Mendeleïev, mis à part la quintessence, contenait bien tous les éléments. La quintessence est considérée comme le seul élément à n'exister que dans des êtres vivants pendant leur vie. On ne sait plus comment la produire, encore un savoir bêtement perdu, mais nous savons l'utiliser. En partie. Certes, les transmutations ne peuvent se faire sans elle, mais l'on peut toujours utiliser la fission et fusion nucléaires pour recréer certains atomes. On sait aussi que nos corps en produisent de moins en moins. La population manque de cette essence vitale. De ce fait, on plante des arbres pour les drainer de leur essence, et en retirer de quoi réaliser de jolis petits cachets de liquide, d'aspect celui de billes au cœur liquide, comme en cuisine moléculaire. En réalité, le processus est complexe. Je l'ai étudié lors de mes dernières années d'études : la quintessence ne doit jamais se trouver en dehors d'un corps vivant. Alors, on utilise des animaux, des humains, parfois. On les sature en quintessence, afin d'offrir aux laboratoires un volume maximal de liquide.

En écrasant la cigarette mentholée que je fumais, une idée s'imposait à moi. On ne connaît en rien les effets d'une surcharge de quintessence sur le corps humain. Serait-il possible que nos graisses la stockent pour allonger notre espérance de vie ? Ceci relancerait-il le processus de production de la quintessence dans nos corps ? J'allume une deuxième cigarette et souffle au balcon la fumée au parfum de goudron et polonium-210. Je ne vivrai jamais au-delà de 35 ans, autant profiter de ces quelques volutes évanescences. Mais je n'ai pourtant pas envie de voir les gamins qui jouent en contrebass de ma fenêtre mourir avant leurs trente ans.

Je retourne dans mon bureau, sur lequel trône timidement la plaque de platine gravée de mes nom et prénom, Lux Bayer. Je balaie d'un mouvement de bras les feuilles, les notes, les documents, et les heures de recherches. Je les laisse chuter en tourbillons d'informations vers le sol. J'ouvre l'ordinateur portable qui traînait dans mon sac, et, après un dernier regard vers mes seringues vides, j'envoie un message à Eon. J'ai besoin de plus d'essence. J'ai besoin de réponses.

Le rendez-vous a été donné dans une des ruelles du labyrinthe que sont les sous-sols de la ville. Les gens font la manche dans la rue, ou attendent, l'air mort, dans la queue de la soupe populaire. Un animal poisseux, à la mâchoire décalée sur le côté, vient frotter son hideuse pelure sur mon pantalon noir. Je sens, même à travers la toile, la crasse se déposer et s'incruster dans chaque maille du tissu. Immonde.

C'est dans ce triste décor, qu' Eon me rejoint. Sa capuche couvre presque ses yeux. Malgré le silence assourdissant, je comprends qu'il faut que je le suive. Quelques mètres plus loin, il finit par se retourner. Après lui avoir tendu une fortune, je reçois dans mes mains le précieux liquide, le catalyseur de transformations. Je cache ce trésor sous mon manteau, puis retourne à la surface. J'ai de quoi désormais tester toutes mes hypothèses.

Dans mon laboratoire, je mets des gants, avant de prendre une des seringues et d'en injecter le contenu à une souris. Elle et sa compagne de cage n'auraient pas vécu plus de trois jours. Au bout de deux jours, la souris témoin passe «l'arme à gauche». L'autre met plus de deux semaines pour mourir. La quintessence augmenterait-elle l'espérance de vie ? J'analyse les graisses sous-cutanées

d'une autre souris cobaye. Celles-ci sont singulièrement scintillantes, et présentent (bien évidemment lorsque la graisse est alimentée en oxygène) une concentration massive de quintessence.

Après de nombreux mois de recherches, j'en arrive à une conclusion. La quintessence rendrait presque immortel. J'ai ainsi gardé une souris en vie pendant sept mois, même si j'ai dû la nourrir de force. C'est bien plus que pour n'importe quelle souris de nos jours. L'idée de pouvoir repousser la mort est singulièrement terrifiante, mais aussi tellement formidable. Je m'assois, essoufflé, sur mon fauteuil. J'allume une cigarette, et regarde la souris grise dans la boîte devant moi. C'est un miracle de la science. La quintessence est donc l'élément de la vie.

Je tourne fiévreusement le regard vers la boîte de plomb posée sur la commode. Il reste encore de l'essence de vie. Beaucoup même. Je ne finirai probablement pas l'année, mais si je prenais, ne serait-ce qu'une seringue, je pourrais peut-être vivre plus longtemps. Je calcule nerveusement ce qu'il me faudrait pour vivre sept mois de plus. Une dizaine de seringues. Je recompte mes pilules de quintessence. Elles nous sont données à la naissance. Elles déterminent notre espérance de vie. Si je prenais ces quelques seringues, et ces cachets, en même temps, je pourrais peut-être vivre ? Le remède à la mort.

J'installe le cathéter dans la grosse artère de mon bras, et fais couler dans mon sang l'or de vie. Une sensation d'intense chaleur m'emplit alors. C'est agréable, alors je rajoute du liquide. Petit à petit la sensation agréable se transforme en sensation de brûlure atroce. Je sens mon cœur battre trop rapidement, mon souffle s'accélérer. Mais si c'est le prix à payer pour l'immortalité, je veux bien souffrir, plus encore si cela permet de prouver ma théorie. Ma tête tourne, des spasmes de douleur traversent mon abdomen. Je finis par arracher le cathéter, je me lève, tenant ma tête qui résonne. Je vomis, et du sang, rempli de cristaux brillants, se déverse au sol. Ma vue se trouble, mon équilibre aussi, je finis par tomber par terre, brisant un de mes verres de lunettes. Je me retourne sur le dos, inspirant comme un fou pour chercher de l'air. Pourquoi ? Ma théorie était-elle fausse ?

Je tambourine à la porte de Lux. Mais il fait quoi bon sang !? Deux semaines sans nouvelles, je

m'inquiète moi... Et puis, après avoir suffisamment patienté, du moins à mon goût, je sors les clefs de secours. Je pousse la porte; une odeur étrange, putride voire nauséabonde, envahit mon nez. Je vomis, c'est intenable. Dans ma tête, seule résonne une question; «Lux, où es tu ?» Mes yeux répondent finalement à cette question. Il est là, au sol, à l'état d'un bouillon infâme de graisse et d'os plus ou moins décomposés. Je m'accroupis, une larme coule jusque dans cet amas informe.

Comment, Lux ? Comment en es-tu arrivé là ?

«Lux... Ta théorie, était-elle donc fausse...?».